

ÉCRITURE ET NUMÉRIQUE : POURQUOI ET COMMENT PARLER DE LITTÉRACIE NUMÉRIQUE ?

Bertrand Daunay
Cédric Fluckiger
Théodile-CIREL (ÉA 4354), Université de Lille

INTRODUCTION

Il est plusieurs manières de parler du numérique et de ses usages par les jeunes. La première – la plus courante – consiste à raconter n’importe quoi. C’est le cas de certains discours (publics, médiatiques, mais aussi scientifiques) qui s’appuient sur la métaphore populaire des *digital natives*, dont l’origine se trouve dans un article de 2001 du journaliste Marc Prensky. La popularité de cet article est telle que, selon le site Google Scholar, au moment où nous écrivons ce texte, il a été cité plus de 20 000 fois dans des écrits (surtout académiques) recensés par ce moteur de recherche¹. Que l’article de Prensky soit un article d’opinion, ne contenant strictement aucune donnée empirique, devrait déjà conduire à invalider le recours

1. 21 303 fois le 8 août 2018 :
https://scholar.google.com/scholar_lookup?hl=en&publication_year=2001&pages=1-6&issue=5&author=Marc+Prensky&title=Digital+Natives,+Digital+Immigrants+Part+1

aveugle à des catégories de pensée toutes faites (les natifs numériques vs les immigrants). Mais surtout, que cet article déjà ancien (2001) ait été écrit avant la diffusion des outils les plus courants (Google n'a été inventé qu'en 1998, Wikipedia en 2001, Firefox et Facebook en 2004, YouTube en 2005 et Twitter en 2006) devrait alerter sur la validité d'une notion qui ne peut à l'évidence pas rendre compte des usages actuels des jeunes, qui seraient de fait eux aussi des « immigrants » dans un monde numérique nouveau. Devrait enfin conduire à nuancer le propos le fait que la recherche a produit des résultats solides, nombreux et convergents montrant des différenciations importantes au sein de cette génération. Octobre (2014) montre par exemple une diversité des cultures juvéniles et un net clivage dans les choix de médias. Gire et Granjon (2012) avaient quant à eux établi une typologie des jeunes, distinguant cinq profils allant de ceux les plus investis dans la télévision et les nouveaux écrans (les « screenagers ») au groupe plus marginal des « No-TV », gros consommateurs d'Internet et de musique mais ne consommant pas de télévision.

La popularité de l'article de Prensky masque en réalité qu'au-delà de la métaphore qui a marqué les esprits, existe une *manière* de poser la question des jeunes et de leurs usages. On la retrouve lorsque Michel Serres (2012) évoque les « petites poucettes », dans un conte merveilleux qui imagine, dans un déni de toute contrainte socio-politico-économique, de nouvelles générations générées par les nouvelles technologies numériques, libérées d'une école dont la mission de transmission des savoirs deviendrait inutile au regard de leur mise à disposition sur le Net²...

Tous ces discours véhiculent l'idée que les technologies sont à l'origine d'un changement de nature de la société, *devenue* – mais en fait depuis longtemps... – une « société de l'information » (voir à ce propos Millerand, 1998, p. 5). À cette manière déterministe d'envisager les usages des jeunes, il est possible d'opposer d'autres traditions et courants de recherche, qui ont préféré à la question surplombante de la *diffusion* des technologies celle, plus anthropocentrée, de leur *appropriation* par les acteurs. Ces recherches visent à comprendre les effets des usages des technologies, effets individuels et collectifs, cognitifs et symboliques.

De ce point de vue, les travaux sur la littéracie³, dans les courants ouverts par Jack Goody (notamment 1977/1979) et par Brian Street (par

2. Pour une critique de cet ouvrage, du point de vue de l'école, cf. Gautier (2013).

3. Le présent article, on le verra, présente et discute l'intérêt de cette notion, qui fait l'objet d'approches diverses : c'est la raison pour laquelle nous ne donnons pas de définition liminaire. Nous adoptons (y compris dans les citations) l'orthographe *littéracie*, par commodité, à la suite des choix faits dans notre équipe de recherche (voir Delcambre,

exemple 1984), offrent un point d'appui, en ce qu'ils proposent à la fois un mode de questionnement, des outils conceptuels et des approches méthodologiques. Cet article entend donc discuter des apports possibles et des limites des approches littéraciques pour le numérique, en particulier pour le numérique en éducation. Pour cela, nous soulignerons (première partie) les liens (de plus ou moins grande proximité) entre les phénomènes d'écriture et d'usages du numérique, avant de montrer (deuxième partie) en quoi les manières de poser la question et les débats au sein des études en littéracie éclairent celles sur le numérique ; cela nous amènera à identifier les variations contextuelles des littéracies numériques, au-delà d'une vision essentialiste de *la* littéracie (troisième partie) et à concevoir la littéracie numérique comme instrumentation, les outils numériques instrumentant et (donc) modifiant notre manière d'être au monde (quatrième partie). Nous concluons en montrant en quoi cette réflexion sur la littéracie numérique explique l'importance que prend le numérique dans un contexte didactique d'enseignement et d'apprentissage de l'écriture et de la lecture.

Lahanier-Reuter, 2012). Pour une réflexion approfondie sur les variations orthographiques de ce mot en français, voir Jaffré (2004, p. 26-28).